

TSAR

« Tsar » de Pavel Lounguine est un film à grand spectacle, tourné dans des décors somptueux et des paysages magnifiques, avec une foule d'acteurs remarquables menés d'une main de maître. Le scénario se concentre sur les deux années passées par le métropolite Philippe au siège de Moscou auquel l'avait appelé Ivan le Terrible. En dehors de la folie de la persécution qui mine le tsar, rien ne filtre sur l'action d'un monarque à la personnalité riche et complexe, et dont l'action politique fut loin d'être négligeable. Orphelin de père à trois ans il doit vivre une période d'anarchie et de luttes intestines entre les boyards. A l'âge de seize ans il se donne le titre de tsar (contraction de César), épouse la belle et noble Anastasie dont la présence l'apaise, mais dont la mort prématurée – il soupçonne les boyards de l'avoir empoisonnée – ouvre une période de cruautés sanglantes. Elles lui vaudront l'épithète de « terrible » qui, en russe, signifie fort, redoutable, et traduit parfois un sentiment d'admiration et pas seulement de terreur. Intelligent, cultivé, il se passionne pour la musique religieuse et compose même la musique de certains hymnes. Le beau visage de l'excellent acteur Mamonov campe un personnage plein de douceur à l'extérieur, mais possédé d'une volonté de fer à l'intérieur. Le monarque sombre dans la paranoïa, flaire des complots imaginaires de lèse-majesté, condamne les boyards pour trahison envers la patrie. Certains ont vu en lui le prototype du tyran russe, et dans les procès qu'il organise, celui des procès de Moscou des années trente. Staline commanda à Einsenstein un film sur Ivan le Terrible qui n'eut pas l'heur de lui plaire, et le célèbre cinéaste soviétique tomba en disgrâce.

Le despotisme sans frein aboutit à un régime de terreur accentué par l'« opritchnina », sorte de milice à la solde du tsar, un escadron de la mort dont les hommes au visage farouche, tout de noir vêtus, sèment partout la désolation. La démence du despote infecte ses hommes de paille dont certains ressemblent à de véritables fous échappés d'un asile. L'un d'eux d'ailleurs dans ses excès de démence doit être exécuté par le tsar, et meurt avec des grimaces diaboliques, sans cesser de clamer un amour délirant pour son maître qui le tue.

Au milieu de ces diableries une note de pureté surgit sous la forme d'une petite fille, épave innocente perdue parmi ces insensés. Le métropolitain Philippe la protège, elle est miraculeusement épargnée des brutalités de la milice.

Le film se complait – c'est là son point faible – dans le spectacle de l'horreur, des tortures des boyards, détaillées avec minutie. Le corps humain se dégrade à l'état d'un objet manipulé par le bourreau, étiré, défiguré, broyé, écartelé, ensanglanté ; ces scènes de complaisance sadique ne manqueront pas de choquer les âmes sensibles. Dans des culs-de-basse-fosse les condamnés périssent à petit feu. L'horreur atteint son paroxysme dans la scène centrale avec l'ours. Dans une arène on lâche un ours géant auquel sont livrés les boyards sans défense. Alors la petite fille pénètre dans l'arène, présente une icône de la Mère de Dieu à l'ours qui d'un coup de patte l'abat raide morte. Image pathétique de l'innocente abattue par la force brutale, image symbolique peut-être de la Russie innocente martyrisée par le tsar-ours. On pense au film *André Roublev*, de Tarkovsky, où se retrouve la figure d'une femme innocente qu'un Tatar a mise en croupe sur son cheval pour la promener au milieu des ricanements des soldats.

Dans ce film essentiellement masculin la femme joue un rôle secondaire. L'épouse du Terrible tente, sans succès, de couvrir de caresses cet homme qui reste de marbre, hanté par ses visions. A d'autres moments elle s'affiche comme une redoutable auxiliaire de celui dont elle partage la soif de sang. La passionaria n'attire guère les hommes pour vivre en ménage, et de leur côté les tyrans sont allergiques à la passion amoureuse, à la tendresse féminine. Le couple impérial, dévoré par des chimères diaboliques, n'a pas de temps à consacrer à l'œuvre de l'amour. Leur éros s'est entièrement investi dans l'action politique.

Le réalisateur semble fasciné par le thème de la culpabilité, magistralement interprété dans « L'île ». Son précédent film. Le tsar Ivan exhale son tourment dans des prières déchirantes, remarquablement dites par l'acteur Mamonov ; il a beau se battre avec Dieu, faute de repentir toute espérance est vaine. Il atteint alors le point ultime de la perversion en se servant de cette culpabilité qui le ronge comme d'une arme pour assouvir une haine implacable envers les boyards, dans une spirale sans fin.

Le métropolitain Philippe est un homme au beau et doux visage, comme sorti d'une icône, de lui émane une atmosphère de sérénité. Dans les premiers temps, le Terrible, qui subit le pouvoir d'attraction de l'homme d'Eglise, prête l'oreille à ses remontrances. Mais leurs relations s'enveniment, par son intransigeance dans la défense de la vérité Philippe signe son arrêt de mort. Le tsar, ivre de fureur, le fait

jeter dans un cachot du monastère de l'Annonciation. Alors il lui reste à prier, à intercéder pour les malheurs qui s'abattent sur le pays. Un jour, toujours sous la morsure du remords, le tsar rend visite à son ancien ami, qui refuse de le bénir parce qu'il fait couler le sang. Le tsar alors l'embrasse sauvagement : c'est le baiser de Judas, le signal donné à l'exécuteur des basses œuvres, Maliouta Skouratov, d'assassiner le saint martyr.

Nous avons donc une tranche de vie, à structure ouverte pour ce qui concerne le tsar. Sans les flots d'hémoglobine, sans une complaisance dans le spectacle du mal et de la violence – mais la violence n'est-elle pas terriblement à la mode aujourd'hui ? – ce film aurait pu être un pur chef-d'œuvre. L'affrontement entre le tsar pitoyable et le saint indomptable est saisissant. Il existe un dicton : « grattez le Russe, vous trouverez le Tatar ». Ici le Tatar triomphe avec insolence.

Michel Evdokimov